COLLECTIFS D'ARCHITECTES

DOSSIER

Ils ont la petite trentaine mais ont choisi de ne pas travailler en agence pour se forger leur propre trajectoire professionnelle. Qui se cache derrière les noms obscurs, parfois évocateurs, de Bellastock, Les Saprophytes, Cochenko, le Collectif Fil ou Etc ? Qui sont ceux que l'on appelle désormais les « collectifs d'architectes » et que l'on peut croiser sur le terrain, aménageant un espace public avec ses usagers ou attablés à une fête de quartier ? Ces jeunes professionnels défrichent une pratique alternative de l'architecture, qui fait naître le projet de l'expérimentation à échelle 1. Optimistes et engagés, ils mettent en œuvre cette valeur très contemporaine de proximité pour renouer le dialogue entre voisins. En mobilisant autour de micro-interventions, avec une vision festive et participative du développement de la ville, ils explorent les possibilités d'une nouvelle place pour l'architecte dans la fabrique de l'urbain.

Dossier réalisé par Margaux Darrieus

JEUNES ET ENGAGÉS, ILS SONT LES NOUVEAUX « ARCHITECTES DE LA PROXIMITÉ »

Qu'est-ce qu'un collectif d'architectes ? Derrière les noms mystérieux de Bellastock, des Saprophytes, de Cochenko, d'Etc ou du collectif Fil se cachent en fait de jeunes professionnels qui ont fait de la pratique collective du projet d'architecture et urbain leur principale activité. Dans les années 2000, des pionners nommés Bruit du Frigo, EXYZT ou encore Coloco se sont constitués en association d'architectes, de paysagistes, d'urbanistes et de designers pour intégrer les usagers d'un projet à sa conception et sa construction. Déjà, l'appellation « collectif d'architectes » ne renvoyait pas seulement à la forme de ces groupes mais à leur philosophie d'action. Néanmoins, la question identitaire mérite d'être posée pour cette nouvelle génération d'architectes militants et en quête de liberté, qui refusent de se voir enfermer dans une case comme ils ont précédemment refusé de l'être en agence. Car c'est en connaissance de cause que ces professionnels, tous diplômés et HMONP mais non inscrits à l'Ordre, ont choisi de s'aventurer ailleurs.

Micro-profession

« On s'est rendu compte qu'en agence, le temps serait long avant de pouvoir se frotter au réel », expliquent les membres du Collectif Etc, désireux d'échanger avec les « maîtres d'usage » d'un projet. Ce que certains nomment aujourd'hui leur « micro-profession », ils l'ont souvent débroussaillée étudiants. « Nous avons créé l'association pour faire ce que l'école ne permet pas et ce que l'agence n'offre pas tout de suite aux jeunes diplômés », expliquent les membres de Bellastock créée par des étudiants de Paris-Belleville en manque de chantier. D'autres ont profité des interstices temporels laissés par l'école, puis par l'agence, pour mener des intiatives spontanées et bénévoles dans l'espace public. Pour satisfaire leur envie de « chignole » – comprendre faire du chantier – et d'échange avec les usagers d'un lieu, les membres d'Etc – alors encore étudiants – ont organisé des ateliers d'origami à échelle 1 pour aménager avec les passants un salon de thé sur un pont de Strasbourg. « Nous sommes à la recherche d'un équilibre entre les savoir-faire du menuisier et ceux du maître d'œuvre », expliquent les membres de Cochenko, qui ont, pour leur première intervention, construit du mobilier urbain en matériaux de récupération avec les habitants d'un quartier de Saint-Denis. En 2006, la Métavilla montée et habitée dans le pavillon français de la Biennale d'architecture de Venise par Patrick Bouchain et EXYZT est perçue comme une ouverture des possibles par ces futurs professionnels de la maîtrise d'œuvre. Ils en ont désormais la preuve, l'occupation festive d'un lieu et la co-construction ouverte au public peuvent être des outils de préfiguration des usages et de sensibilisation au changement de la ville. Dès lors, ces jeunes architectes curieux du réel osent interroger les processus de concertation

Bruit du frigo

Chamarande-les-Bains, Essonne, domaine de Chamarande en 2013, Bruit du Frigo.

des populations d'un site de projet et par là, leur propre rôle dans la fabrique de l'urbain. « Puisque le contexte de la pratique de l'architecture évolue, il faut requestionner les outils de l'architecte, et pourquoi pas développer ses compétences d'accompagnement du processus participatif », selon les Nantais du collectif Fil. À force de terrain et de liens tissés avec les populations, les possibles professionnels de leurs pratiques associatives émergent. L'œil affûté de ces jeunes architectes, leur capacité à sensibiliser les habitants à leur environnement intéressent les acteurs de l'urbain. Etc est retenu par l'EPA Saint-Étienne pour réaliser l'aménagement temporaire d'une friche en co-construction avec les habitants du quartier, tandis que Cochenko devient un interlocuteur privilégié de la ville de Saint-Denis et des résidents de la cité Joliot-Curie pendant sa réhabilitation. « Nous nous sommes engagés sans retour possible dès que nous avons vu que nous étions capables d'initier des projets », racontent les membres de l'association lilloise les Saprophytes, qui ont obtenu une commande directe de la ville d'Hénin-Beaumont (Pas-de-Calais) pour impliquer les habitants d'une cité-jardin dans la reconquête de ses espaces publics. Mais même si leurs projets commencent à s'institutionnaliser, pas question pour ces derniers d'arrêter les actions spontanées, sans commande et sans calendrier. Comme avec leur atelier de bricolage animé dans les rues de Roubaix, les Saprophytes continuent de se saisir d'un site et de ses enjeux et à mobiliser les habitants par leurs actions « auto-motivées ».

Prendre racine

Expérimentée à chacune de leurs interventions, l'installation sur le terrain est la condition de la recherche-action menée par les collectifs d'architectes. « Notre présence sur site est

une plus-value pour un projet, nous sommes convaincus de l'intérêt de la communication orale entre les acteurs de la ville. Être là permet l'efficacité de nos actions et garantit notre capacité d'adaptation », décrivent les membres du Fil. Pour pérenniser leur démarche, gagner la confiance des aménageurs et des populations et s'assurer que la dynamique sociale créée par leurs interventions sera entretenue, les collectifs doivent prendre racine dans le territoire. S'ils surgissent par l'évènement, utilisent le temps court et l'action ludique pour interpeller les habitants (un atelier de rue, une réunion publique, une fête de la soupe, un chantier ouvert…), c'est par leur territorialisation qu'ils peuvent influer sur le temps long du projet urbain. « Le travail in situ ne doit pas uniquement se faire pendant l'événement. Nous devons également être présents pour faire un bilan de nos interventions, analyser leurs effets pour alimenter le diagnostic du site. C'est dans l'action que nous faisons de la programmation », expliquent les Saprophytes, conscients de la multi-temporalité d'un projet urbain. « Nous proposons de travailler un urbanisme de la frugalité en parallèle des grands projets qui mobilisent plus de financements sur le long terme, pour voir comment l'éphémère et l'inattendu peu onéreux peut les nourrir », précisent les membres du Fil.
En conviant des disciplines connexes à l'architecture (arts plastiques, graphisme, design, paysage, sociologie…) à prendre part à l'émulation urbaine qu'elles déclenchent, ces associations transforment l'équipe de maîtrise d'œuvre urbaine. Celle-ci disparaît au profit d'une équipe pluridisciplinaire où chacun – y compris l'usager – est engagé dans un processus collectif et non dans la production d'un objet ou d'une œuvre. Avides d'expériences et un peu touche-à-tout, ces architectes trouvent dans leurs travaux collectifs une réponse à leur envie de « faire » : ils sont un peu programmistes, un peu concepteurs, un peu constructeurs. L'alternative à l'activité « mono-tâche » proposée en agence est alléchante, mais elle requiert de leur part une profonde connaissance des mécanismes de production de la ville.

Utilité sociale

Les projets des collectifs d'architectes sont financés dans le cadre d'actions culturelles qui les engagent sur la réalisation d'un processus – comme la mise en place d'un chantier ouvert –, et non sur la production d'un objet fini. « Passer par la commande artistique permet de faire des brouillons, des tests, de modifier nos interventions en fonction de leurs effets constatés », expliquent les Cochenko. Mais se positionner en dehors du circuit des appels d'offre de maîtrise d'œuvre oblige à chercher des financements, publics ou privés, pour chaque intervention. Certains projets « auto-motivés » reçoivent des aides de fondations philanthropiques, d'autres sont financés à l'aide de levées de fond sur Internet

Cyrille Weiner

Métavilla, Biennale d'architecture de Venise, pavillon français, 2006. Patrick Bouchain et EXYZT.

(crowdfunding), mais la recherche de subventions est laborieuse. Si la communication graphique et éditoriale de la recherche-action menée par ces associations est essentielle pour échanger avec les acteurs professionnels et non professionnels impliqués dans un projet, elle l'est également pour pouvoir faire, c'est-à-dire pour obtenir des aides à l'action. Questionner le financement des projets des collectifs, c'est également interroger la valeur de leurs travaux. « Nos projets ne produisent pas de résultats visibles et léchés et il est très difficile de valoriser leur utilité sociale », expliquent les Saprophytes. Comment quantifier la réussite des processus engagés par les collectifs d'architectes ? Comment promouvoir ce qu'ils nomment le « design social » ? Et comment rémunérer ces producteurs de réel, qui échappent aux règles comptables de la maîtrise d'œuvre ? Intégrer leur mission de médiation et de préfiguration dans les appels d'offre de maîtrise d'œuvre urbaine est une piste, profiter de leur capacité d'analyse en les faisant participer à la programmation des projets en tant qu'assistant à la maîtrise d'ouvrage en est une autre.
Aujourd'hui, les salariés des cinq associations rencontrées sont rémunérés au salaire minimum légal et le statut de leur organisation leur permet d'accueillir de nombreux services civiques. Il faut dire que la micro-profession développée par ces collectifs séduit de nombreux étudiants, à l'heure où l'accès à la commande des jeunes architectes est difficile. Des anciens stagiaires de Bellastock et d'Etc ont créé leur propre association à Paris, Montpellier ou Rennes.
Le réseau des collectifs français se développe et les associations interviennent sur les projets des uns et des autres, s'entraident mais refusent de se fédérer. Sûrement pour préserver leur liberté d'action.

BELLASTOCK
PARIS

Réinventeurs de métier

En 2006, trois étudiants pas tout à fait rassasiés par les cours de l'école d'architecture de Paris-Belleville, organisent un week-end pour construire et habiter une ville éphémère. Ils créent l'association Bellastock pour expérimenter le faire et l'usage le temps d'un workshop/festival. Faite de matériaux de récup' (bois de charpente, bâches plastique), la cité est montée et habitée par une centaine de futurs architectes. L'aventure est un succès, elle sera reconduite tous les ans. En 2009, 350 étudiants de toute la France assemblent, grâce au mécénat d'entreprise, 4000 palettes détournées de leur cycle de vie. L'association s'attelle désormais à la recherche appliquée: le cycle de la matière, le réemploi et la ville éphémère comme outil de préfiguration des futurs usages d'un territoire, seront au cœur de toutes ses actions. En 2011, un étudiant en Erasmus monte le festival au Danemark. «Bellastock est une plateforme de recherche dont les salariés épaulent ceux qui souhaitent développer le réseau», expliquent les membres de l'association, bénévoles jusqu'en 2013. Aujourd'hui la ville éphémère s'est déjà montée dans 10 pays, sur 4 continents. En 2012, le festival annuel mené sur le chantier d'un éco-quartier à L'Île-Saint-Denis (Seine-Saint-Denis) est l'occasion de grands développements. Avant d'accueillir les 1000 bâtisseurs de la ville éphémère, Bellastock réalise les infrastructures du festival avec des matériaux issus d'une déconstruction raisonnée des entrepôts qui jouxtent le site. Suite au cinq jours de workshop, l'association est invitée par la ville à s'installer durablement sur place pour mettre en œuvre une préconisation du cahier des charges de l'écoquartier: le réemploi d'au moins trois matériaux issus du site. Le laboratoire ACTlab permet à Bellastock d'expérimenter in situ sa recherche sur la prévention des déchets du BTP. À la clef, une mission d'assistance à la maîtrise d'œuvre des espaces publics?

NOM: Bellastock

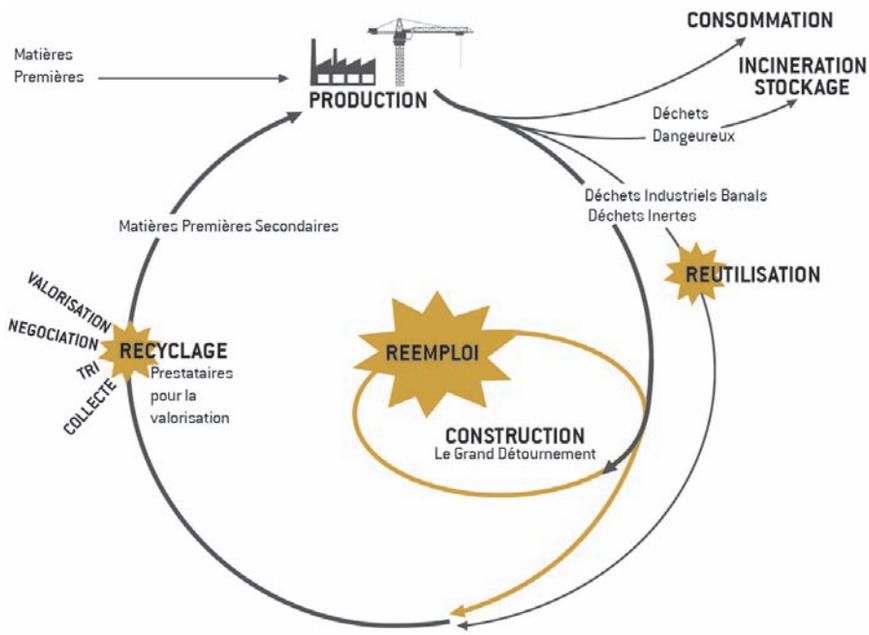
PORT D'ATTACHE: Paris, Île-Saint-Denis, Île-de-France, monde

STATUT: association loi 1901

ANNÉE DE CRÉATION: 2006

NOMBRE DE MEMBRES: 8 salariés, 40 membres actifs et + de 100 adhérents

CHAMPS DISCIPLINAIRES: architecture, urbanisme, paysage, design, graphisme, ingénierie, artisanat, sociologie, arts plastiques...



MANIFESTE POUR LE RÉEMPLOI
Schéma explicatif du processus de réemploi mis en place pour le festival Bellastock 2012, Le grand détournement.

Photos Alexis Leclercq

CI-DESSUS. ACTlab, l'Île-Saint-Denis, 2013.

À GAUCHE. Made in Vitrolles, Vitrolles, 2013. Première édition du Summer Bellastock qui se tiendra chaque année en site habité et donnera lieu à une production pérenne.

COCHENKO
SAINT-DENIS

Médiateurs de la ville

Un garage abandonné au cœur du quartier Bel-Air de Saint-Denis, une aubaine pour ces jeunes architectes, designers et designers textile en quête d'une base pour construire et participer joyeusement à la vie urbaine. Le quartier est hostile selon les dires et les espaces publics en déshérence. Qu'à cela ne tienne, en 2008, l'association Cochenko organise des ateliers de rue pour construire avec les habitants une cabane à partir du tri sélectif de chacun et l'installer dans l'espace public, l'occasion de questionner les usages de ces derniers. La démarche de l'association se dessine : elle mettra en place des actions artistiques participatives pour induire un changement de regard sur l'environnement. Les actions seront menées en trois temps : l'implication des habitants dans le diagnostic des usages par des outils de médiation originaux (maquette à l'échelle 1 par exemple), une phase de test et de prospection et enfin la mise en œuvre du projet en installant l'atelier menuiserie dans la rue. En 2010, fini le bénévolat avec la création des premiers contrats pour les membres de l'association. À Saint-Denis, ils deviennent des interlocuteurs privilégiés des habitants, reçoivent les questionnements et font remonter les envies à la ville pour (re)nouer le dialogue entre les acteurs de l'aménagement. « Savoir ce qui se passe et ce qui va changer sur le territoire permet d'accompagner très en amont son évolution » expliquent les Cochenko. À partir de 2011, la réhabilitation de la cité Joliot-Curie est menée en site occupé non loin de l'atelier. Le projet Made in Joliot est monté en réaction aux inquiétudes recueillies sur le terrain : comment intégrer les habitants à l'évolution de leur logement et réinvestir les espaces publics en marge du programme ANRU ? Le petit carré d'herbe grillagé au pied de la cité est ouvert et agrémenté d'un potager avec les habitants tandis qu'une fabrique de co-design met à disposition des savoir-faire et des outils pour réaménager les intérieurs.

NOM : Cochenko

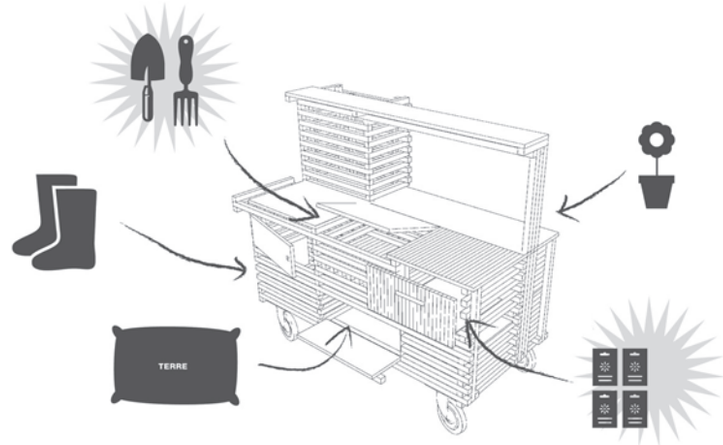
PORT D'ATTACHE : Saint-Denis

STATUT : association loi 1901

ANNÉE DE CRÉATION : 2007

NOMBRE DE MEMBRES : 3 fondateurs, 5 salariés, 15 membres actifs réguliers

CHAMPS DISCIPLINAIRES : architecture, design, graphisme, anthropologie, photographie, gastronomie, sérigraphie



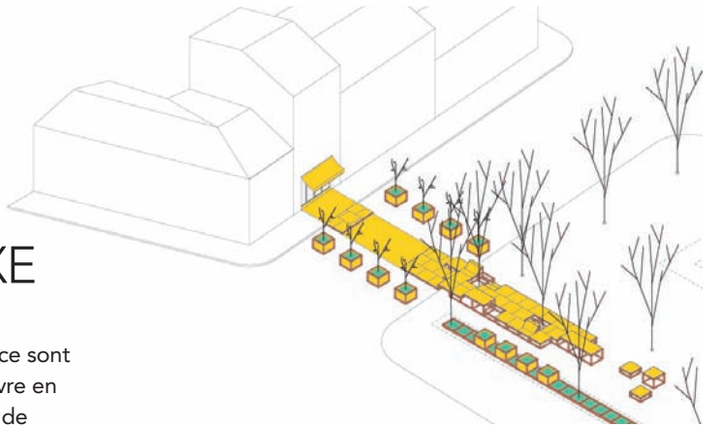
CI-DESSUS. Depuis 2010, l'association construit, sur commande ou non, ses « guitounes », petits engins mobiles à usages mutilples.

CI-CONTRE. Da(ta)place, Paris, 2010-2014, Cochenko et Un sourire de toi et je quitte ma mère.

CI-DESSOUS. Made in Joliot, Saint-Denis, 2012-2013.

Photos Philippe Calia

COLLECTIF ETC
SANS DOMICILE FIXE



Café sur place, Bordeaux, 2012. Mené dans le cadre du Détour de France, à l'invitation de l'association d'habitants Yakafaucon.

Photos Collectif Etc

Scénaristes du réel

« Etc est un collectif de vie et de travail et ce sont ses invités au gré des projets qui le font vivre en tant que tel », expliquent les dix membres de l'association. Il faut dire que la mutualisation des besoins et des moyens est la condition de vie du groupe, qui s'installe partout où ses projets le mènent. La démarche de s'inscrire dans le territoire pour l'animer avec ses habitants, les architectes la débroussaillent dès 2010, alors encore étudiants à Strasbourg: ils chahutent l'austérité d'un mur aveugle par des saynètes poétiques, proposent des ateliers de pliage de carton pour créer un salon de thé sur un pont. Les initiatives spontanées sont ensuite réalisées entre deux missions en agence. Fini la débrouille en 2011, leur proposition pour la mise en valeur de la place du Géant à Saint-Étienne est retenue par l'Epase. Etc engage pendant un mois les habitants dans la construction de l'espace public pour initier son appropriation sur le long terme. Entre 2011 et 2012, le nomadisme est testé le temps d'un « détour de France » des intiatives d'implication des usagers dans l'aménagement de leur cadre de vie. Sur les routes pendant un an, les architectes participent aux activités de leurs semblables. Ils s'arrêtent à Hénin-Beaumont, sur le terril de la cité Darcy réanimé par Les Saprophytes. Pour mettre en scène les géodes et le toboggan construits par les deux associations, Etc réalise un court-métrage avec les habitants. C'est par le passage de la réalité à la fiction que les architectes mobilisent les bénéficiaires d'un projet. Missionnés pour une étude urbaine à Cunlhat (Puy-de-Dôme), ils réalisent un film avec les habitants. Le tournage devient le prétexte d'une transformation réelle, temporaire ou non, de l'environnement. Lauréat du palmarès des jeunes urbanistes en 2012, les membres d'Etc et leur « âme d'urbaniste qui sait bricoler », pensent à s'installer pour un moment à Marseille, pour infiltrer le territoire en profondeur.

CI-CONTRE. On the Moon à Hénin-Beaumont, 2012. Collectif Etc et les Saprophytes.

CI-DESSOUS. Autobarrio SanCris, Madrid, 2013, Collectif Etc et Basurama.

Florent Chiappero

NOM : Collectif Etc

PORT D'ATTACHE : Strasbourg, Saint-Étienne, Marseille

STATUT : association loi 2003 (droit local Alsace-Moselle)

ANNÉE DE CRÉATION : 2009

NOMBRE DE MEMBRES : une quinzaine de fondateurs, une dizaine de salariés, une trentaine de membres actifs

CHAMPS DISCIPLINAIRES : architecture, urbanisme, graphisme

LES SAPROPHYTES
LILLE

Faiseurs de rêves

Les Saprophytes sont nés d'un projet de diplôme d'architecture pas banal : la construction d'une mini ferme urbaine avec les habitants d'un quartier de Roubaix pour mobiliser autour d'un projet commun – cultiver des pleurotes – et réinvestir des espaces publics délaissés. Le projet a convaincu un autre centre social et il a fallu recruter des amis architectes et paysagistes pour reproduire l'expérience fongique ailleurs. L'occasion de se fédérer en association. Le bénévolat est de mise pendant deux ans et les interventions qui suivent, comme l'aménagement d'une place à Bruxelles en 2009, posent les jalons d'une démarche : le travail in situ pour changer, par des actions auto-motivées, le rapport à la ville de chacun. À partir de 2010, les Saprophytes se développent professionnellement et progressivement sur le territoire. De 2011 à 2013, ils investissent la cité Darcy à Hénin-Beaumont (Pas-de-Calais) pour impliquer ses habitants dans la reconquête des espaces publics. Trois ans pour nouer le dialogue et repérer les potentiels, fabriquer des jardins mobiles ou relancer la fête de quartier. Cela n'a pas suffit pour construire un espace public auto-géré. « Du point de vue de l'usager, il y a une différence entre participer à un évènement et s'impliquer durablement dans un processus », expliquent les Saprophytes. Et il y a eu des moments de grâce à Hénin-Beaumont, comme leur campement sur le terril qui jouxte la cité. L'association investit le champ de la mémoire collective et ouvre celui de l'urbain à d'autres disciplines (le spectacle vivant, l'agriculture…). Aujourd'hui, les Saprophytes sont associés à l'agence de paysage Empreinte pour mettre en œuvre le volet participatif dans la réalisation du parc de l'Union à Roubaix et Tourcoing, mais ils préfèrent les actions auto-motivées, « sans impératifs de temps et de résultats ». Comme cette « fabrique d'architecture(s) bricolée » à Roubaix, organisée parce que les gens n'ont pas d'argent ni de place pour bricoler chez eux.

NOM : les Saprophytes

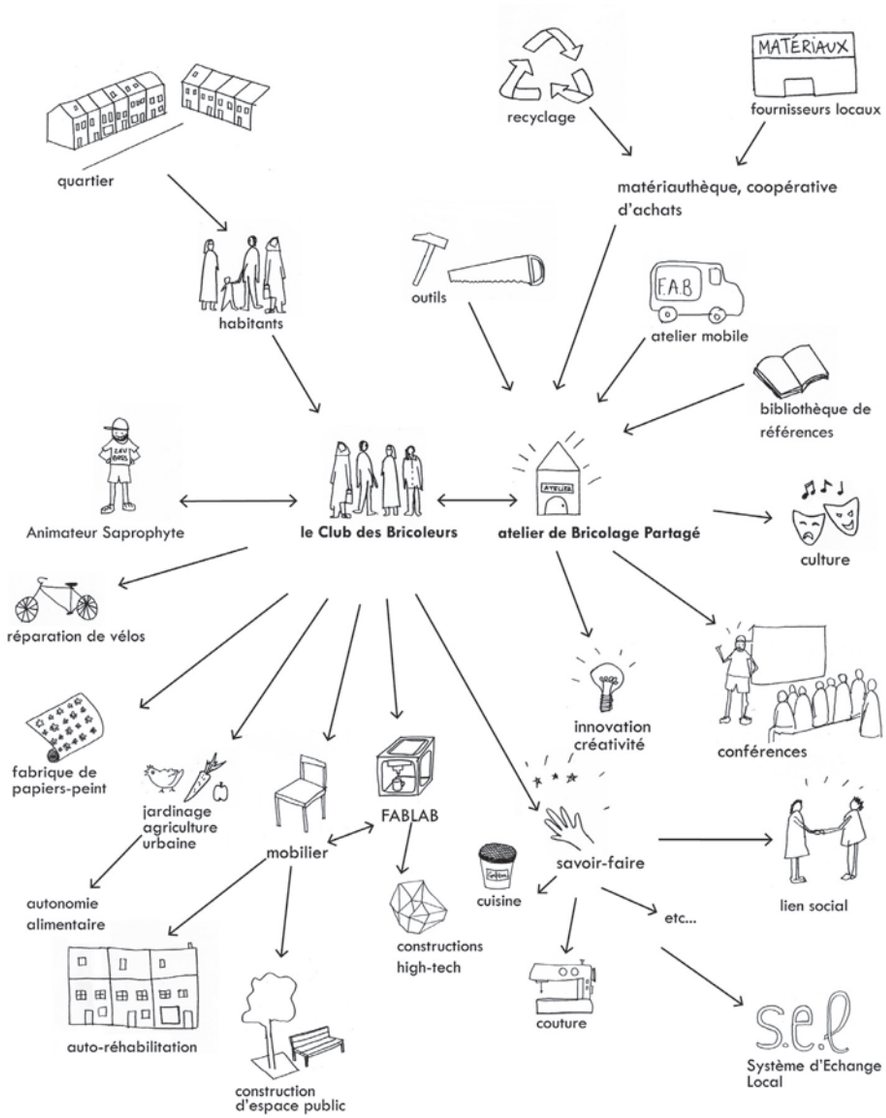
PORT D'ATTACHE : Lille

STATUT : association loi 1901

ANNÉE DE CRÉATION : 2007

NOMBRE DE MEMBRES : 6 salariés-fondateurs, 3 co-présidents, 14 bénévoles

CHAMPS DISCIPLINAIRES : architecture, urbanisme, paysage, agriculture, design



CI-DESSUS. La fabrique d'architecture(s) bricolée. Processus d'auto-production en lien avec le projet de renouvellement urbain du quartier du Pile à Roubaix.

CI-DESSOUS. Les Beaux Monts d'Hénin, cité Darcy à Hénin-Beaumont, les Saprophytes et Collectif Etc.

Isaac Stillwell

COLLECTIF FIL
NANTES

Tisseurs de liens

Fraîchement diplômés, cinq architectes se regroupent pour répondre à l'appel à projets citoyen lancé par Nantes Métropole, capitale verte de l'Europe en 2013. Un projet sans programme pré-établi, l'idéal pour ceux qui préfèrent maîtriser la commande. Leur proposition est retenue : ils s'installent pendant un an dans le quartier République les Ponts, cœur historique de l'île de Nantes, pour accompagner ses habitants dans l'émergence d'une nouvelle rue bientôt traversée par une ligne de bus en site propre. La Nizanerie est lancée en octobre 2012 pour transformer l'ancien parking sauvage en espace public auto-construit. Pas question de bricoler, les architectes créent l'association Collectif Fil pour faire bien les choses et la forme associative permet d'intégrer les bénéficiaires au processus de projet. L'objectif de la Nizanerie est de soutenir les initiatives habitantes, recueillies au cours de réunions hebdomadaires, et de mettre les compétences du Fil à disposition des usagers. « Notre rôle n'est pas de proposer mais d'impulser des envies. Dès qu'une idée surgit, nous l'accompagnons en profondeur pour qu'elle émerge », expliquent les membres de l'association. En plus de la construction d'un kiosque – seule proposition du Fil –, un composteur collectif et un terrain de pétanque ont été co-construits et sont gérés par leurs usagers. Aujourd'hui, la Nizanerie est en phase de financements pour se poursuivre trois années. La résidence de l'association sur l'île de Nantes lui permet de tester sa recherche-action pour peut-être bientôt l'adapter à Saint-Herblain (Loire-Atlantique) où l'équipe a remporté Europan 12. Car il n'est pas question pour le Fil de se priver de la maîtrise d'œuvre que le statut associatif lui interdit. Le groupe cherche donc un autre format, à développer en parallèle du Fil pour pouvoir agir.

NOM : Collectif Fil

PORT D'ATTACHE : Nantes et depuis peu Carcassonne (mais pour combien de temps ?)

STATUT : association loi 1901

ANNÉE DE CRÉATION : 2013

NOMBRE DE MEMBRES : 5 membres fondateurs, 2 salariés, 12 membres actifs

CHAMPS DISCIPLINAIRES : architecture, urbanisme, arts plastiques, design, génie civil et agronomie, œnologie, histoire de l'art

La Nizanerie à Nantes. Phases de pollinisation de la rue et grand chantier d'apprivoisement.

Photos Collectif Fil

La Nizanerie à Nantes. Rencontre entre institutions, habitants et commerçants dans le kiosque et repas partagé au milieu du chantier.

ALICE FRÉMEAUX, URBANISTE / AMÉNAGEUR*

« Comment éviter que cette fabrique collective de la ville ne tombe dans l'anecdotique, voire le faire-valoir ? »

« J'ai eu preuve de l'intérêt de faire intervenir des collectifs lors du projet de la place du Géant à Saint-Etienne. Répondant à un appel à projet pour la réalisation d'un espace public temporaire, le Collectif Etc a proposé une mise en scène ludique de l'aménagement urbain – le plan d'un futur bâtiment à l'échelle 1 – et, surtout, une démarche singulière. Installés deux mois à Saint-Etienne, ils ont organisé un chantier ouvert, participatif et festif pour auto-construire avec les habitants cet espace, du jardin au mobilier urbain. En s'inscrivant dans l'espace public, les collectifs interpellent et impliquent une population autour de la transformation de son environnement. En cela, faire appel à eux en amont d'un projet, constitue un outil puissant pour élargir le spectre des populations touchées et inscrire la concertation dans une approche plus citoyenne et positive du changement de la ville. Par ailleurs, en tant qu'urbaniste et aménageur, je m'interroge : dans quelle mesure ces collectifs remettent en question nos pratiques et les modes de fabrication urbaine ? Comment articuler leurs démarches avec le temps long et les enjeux d'un projet urbain, dépassant largement l'échelle du riverain ? Comment éviter que cette fabrique collective ne tombe dans l'anecdotique, voire le faire-valoir ? L'ancrage des collectifs sur le terrain et auprès des maîtres d'usage peut nourrir la programmation et la conception, en défendant une approche plus itérative, faite de tests et d'une appréhension plus fine des usages et du déjà-là. Impliqués aux différents temps d'un projet, ils peuvent préfigurer sur un site les fonctions d'un équipement en devenir, proposer des aménagements temporaires favorisant l'appropriation d'un espace ou contribuer à l'inversion du regard porté sur un quartier. Faire appel aux collectifs sur des lieux intensément habités, comme les projets de rénovation urbaine, me semble essentiel. Allant au-delà d'un urbanisme tactique, basé sur des petites échelles de temps et d'espace, ce rôle d'activation des potentiels d'un site exige que ces collectifs soient ancrés sur leur territoire d'intervention pour qu'ils tissent des relations de confiance avec les acteurs locaux. Reste à la maîtrise d'ouvrage et à la maîtrise d'œuvre urbaine à leur offrir une place et des marges de manœuvre. Cela signifie aussi laisser plus de place à l'imprévu. »

*Anciennement chargée du projet de la place du Géant mené avec le Collectif Etc par l'EPA de Saint-Étienne.

Photos Collectif Etc

Place au changement, place du Géant à Saint-Étienne, 2011. Remporté par le Collectif Etc, le concours Défrichez-là, organisé par l'Epase avait pour objet la mise en valeur pour une durée de trois mois d'une friche en cœur de ville.

PHILIPPE VILLIEN, ARCHITECTE-URBANISTE, ENSEIGNANT

« Il est devenu évident que les collectifs renouvellent les modes de transformation de la ville »

« Le modus operandi des collectifs s'articule en trois principes majeurs, interdépendants. Tout d'abord une forte pluridisciplinarité est revendiquée par ces acteurs très hétérogènes. Ensuite leurs recherches-actions sont pleinement incarnées dans les territoires. Enfin une abondante documentation est produite et communiquée, dans de multiples temporalités et notamment pendant les expériences en cours. Et contrairement à ce que leur énorme appétit de « faire » pourrait laisser penser, les collectifs écrivent beaucoup et ainsi ils produisent de la théorie architecturale. Leurs écrits ne s'identifient pas à ceux de l'ingénierie, de la recherche, notamment en ce qu'ils n'interviennent pas tardivement après la fin des projets. Ce mouvement des collectifs se caractérise par la contestation de l'œuvre en tant qu'objet. Avec leurs essais et leurs tests, les collectifs fabriquent des processus et prennent nettement parti pour une production immatérielle. Ils sont très à l'aise avec l'hypernumérisation en cours des pratiques urbaines et celle de la conception architecturale. Mais ils ne mettent pas ces outils numériques au service exclusif de la fabrique des objets : ils les investissent totalement, avec leur désir d'engendrer de puissants processus de transformation. Leur statut hybride, entre association et prestataire privé, désoriente les institutions architecturales, et ceci est exacerbé par l'affichage délibéré de leur action sociale. Pourtant il est devenu évident que ces collectifs renouvellent les modes de transformation de la ville et la production même de l'architecture. Contrairement aux équipes de maîtrise d'œuvre et d'ingénierie, leurs groupes pluridisciplinaires ne sont pas basés sur une co-responsabilité et un partage des honoraires. Les actions et les notoriétés des collectifs sont fondées sur cette forme paradoxale combinant effacement des individualités et un fort engagement des acteurs. Face à ce constat, il est urgent de faire entrer dans les écoles d'architecture cette nouvelle attitude vis-à-vis du projet, plus agile, plus festif, plus flou, plus efficace, plus soutenable. Dans leurs écoles, les futurs architectes devront s'initier à ces nouvelles pratiques grâce à un retour certain des sciences sociales, par le développement de l'expérimentation à l'échelle 1 et par l'incorporation de l'économie dans la conception architecturale et urbaine. »

YVAN DETRAZ, ARCHITECTE, BRUIT DU FRIGO

« Au début nous passions pour des hérétiques, aujourd'hui nos compétences sont recherchées »

« Se frotter au réel, voilà ce que Gabi Farage et moi recherchions lorsque nous étions étudiants en architecture, au milieu des années 90 à Bordeaux. Mais l'école n'était pas le lieu pour ce genre d'expérimentation, alors nous sommes allés nous-mêmes à la rencontre des habitants. Les premières actions étaient modestes : créer un atelier dans la rue, offrir du café… Ces petites interventions nous ont permis de capter l'attention des habitants et, déjà, de créer un peu d'émulation citoyenne, de sensibiliser aux potentiels d'un lieu. Dès lors, une autre finalité à l'école émergeait, une profession était à inventer. Une fois diplômés, nous avons commencé à monter des projets culturels et participatifs sur l'espace public, ces initiatives étaient spontanées et sans client. Nous nous saisissions nous-mêmes de lieux et de sujets sur lesquels nous voulions travailler. Aujourd'hui, les projets autoportés sont moins fréquents dans notre pratique car la loi SRU de 2000 a accéléré les choses. Beaucoup de communes, obligées de mettre en place de la concertation, ont cherché des structures professionnelles pour les aider. Une sensibilité s'est développée autour de nos pratiques et si, au début, nous passions pour des hérétiques, aujourd'hui nos compétences sont recherchées. Des commandes publiques sont arrivées au fur et à mesure, nous avons fait des résidences en centre d'art, des partenariats avec des collèges… Nos actions et nos périmètres d'intervention se sont progressivement étendus dans le temps et l'espace, mais on nous a longtemps marginalisés au sein de la fabrique de la ville, car nos interventions n'ont pas été directement suivies d'actions urbaines. Peu à peu les acteurs de l'aménagement se sont rendu compte de l'importance de nous connecter au projet urbain et depuis quelques années, nos compétences sont clairement demandées dans les appels d'offre de maîtrise d'œuvre urbaine. Cependant, il manque une construction méthodologique qui rende notre intervention pertinente. On nous demande trop souvent d'agir vite, sur deux ou trois mois, or nos actions requièrent un temps long qui permette l'acclimatation au terrain. Sans cela, elles ne sont qu'évènement et n'alimentent pas le projet urbain. »